

CONTES DU BAS-LANQUEDOC (1).

MOS DE MISÈRE.



Il y avait une fois une vieille, vieille femme appelée *Goullamàs* (2), que les *grands* de nos *vieux* ne se rappelaient point avoir vue jeune. Elle était du *pais de Caucagna* (3). D'aucuns soutenaient, pour l'avoir ouï dire, — que sa mère, pour la mettre au monde, avait été obligée d'en sortir ; d'autres assuraient que c'était le père, au contraire, qui, n'ayant pu venir à bout de lui inculquer les principes d'ordre et d'économie, était mort de douleur.

Aussi, *ma grand* (4) qui nous contait ce conte, nous affirmait-elle que jamais *Goullamàs* n'avait trouvé à se marier ; mais, je crois bien que c'était en manière de parenthèse, car il était *du su* de tout le monde que *Goullamàs avait pris*, au déclin de l'âge, un bonhomme *Debagaié* (5), lequel avait alors toutes les infirmités adhérentes à la condition humaine.

Et tout cela avec d'autres choses nous faisait bien rire, nous petites filles qui étions bouche bée à tout ce que nous disait *ma grand*.

La preuve que *Goullamàs* s'était mariée, c'est qu'elle avait eu un enfant, que cet enfant vivait, qu'on l'appelait *Misère* et que son père était ce même *Débagaié*. On raconte aussi qu'en donnant son âme à Dieu et son corps à la terre, son père envoya sa femme au diable, ce que celle-ci n'avait pas tardé à faire, mais que le diable n'en avait pas voulu ; de sorte qu'elle dut revenir en ce monde où elle demeure au détriment de ceux qui lui donnent l'hospitalité. *Misère* était un enfant malingre et mièvre. Il avait commencé par ne pas agir comme tous les nouveaux-nés, étant venu *sans derrière*, et la *levandière* dut lui en faire un avec un poireau. Il était si chétif du reste qu'il n'avait *seulement* pas la force de pleurer, et geignait ou ahanait. Et sa mère l'abandonna. Il vécut cependant, grâce aux soins de *Charité* et *Consolation*, deux sœurs grandes dames, venues toutes les deux et bien les plus riches de l'univers, lesquelles se trouvèrent là, non par hasard

(1) Cf. la *Revue des T. P.*, t. III, p. 610.

(2) Personne malpropre, souillon.

(3) L'équivalent en français de ce mot n'est pas tout à fait, *cocagne* : l'expression bas-languedocienne *caucagna* voulant dire parfois le contraire du français.

(4) Mère-grand.

(5) Prodigue (en mauvaise part).

mais pour ce qu'elles se plaisaient à vivre avec les honnêtes gens et qu'il y en avait beaucoup dans le pays dont je vous parle.

Misère grandit, et dame Charité et dame Consolation s'en allèrent porter leurs bons soins ailleurs, après avoir toutefois recommandé à tous les voisins et voisines, Misère dont le père venait de mourir et que sa mère avait abandonné.

Chacun le reçut tour à tour, lui donna à manger, le gardant le plus longtemps que ses ressources pouvaient lui permettre et finalement, les uns recommandant aux autres, Misère se trouva avoir fait plusieurs fois le tour du monde, non sans laisser, en guise de reconnaissance, le plus pénible souvenir à ceux qui l'avaient reçu.

Comme les troubadours qui payaient d'une chanson ou d'un récit guerrier, l'hospitalité à eux accordée par les seigneurs féodaux, Misère donnait des conseils qui sont, pour la plupart devenus des proverbes ; et voilà la raison qui fait qu'il y a plus de dictons sur le malheur que sur le bonheur, et pourquoi aussi les proverbes ont tant de points de ressemblance entre eux bien qu'ils proviennent de nations différentes.

*
*
*

Après avoir donc parcouru le monde entier, à bout de forces, *Mos de Misère* (1) se reconnut un jour devant la maison natale, et il y entra pour y mourir ; mais le maître de céans ayant trop entendu parler de lui, le repoussa très brutalement, si durement même que Misère alla buter contre une borne près de laquelle il *s'affala*, mourant.

Or, il était vieux, si vieux, qu'on ne le reconnaissait plus que par où dire. Il allait donc rendre le dernier soupir si une mendicante n'avait eu pitié de lui. Cette femme l'amena chez elle, lui donna à manger, lui céda son grabat et mourut le lendemain en le faisant héritier de tout son avoir, lequel consistait en une baraque de maison construite avec des ais vermoulus et geignant au vent, et un jardinet petit, petit, où il y avait un grand, grand pommier. Les outils rouillés dans un coin pleuraient tous leur moitié perdue. Misère bénit néanmoins Désespoir, sa donatrice, puis remercia Dieu de pareille aubaine. Son deuil fini, il se décida, ragailardi par un *rais* de soleil, à venir admirer son arbre qu'il trouva magnifique et se promit bien de faire ample provision de pommes pour toute l'année.

Quau conta sans l'oste, conta dos fes ; il comptait surtout sans de mauvais garnements qui venaient tous les ans dépouiller l'arbre au moment que les pommes étaient mûres et n'en laissaient seulement pas la queue d'une pour la soif. C'est en ce temps là que deux disciples de

(1) Terme respectueux : *Monsieur de Misère*.

Christ rôdaient aux environs de Caucagna pour la plus grande gloire de Dieu. La lumière de Misère, laquelle se voyait de très loin dans les champs, mit dans le bon chemin les apôtres qui s'étaient égarés. Aussi vinrent-ils frapper à la porte du bonhomme qui leur ouvrit de bien mâle humeur et leur dit tout de suite qu'il donnerait le gîte mais que, pour le manger, il dansait devant l'*armasi* (c). Comme ils voyaient que Misère disait cela plus de colère que par mauvais cœur, ils entrèrent quand même ; et la pitié reprenant le-dessus, Mos de Misère descendit à la rivière pêcher quelque menue friture pour le dîner. Les deux saints hommes mangèrent assez bien, mais le bonhomme mangea à peine. Ce voyant, ses hôtes ramassés lui demandèrent la cause de son chagrin, à quoi il répondit qu'il voudrait bien mourir.

— Nous prions Dieu pour vous, lui dirent-ils. Et en effet ils passèrent la nuit en prière. Le lendemain, en les reconduisant, Mos de Misères vit son pommier ravagé, et sanglota de plus belle, ce qui attrista les disciples, qui avant de le quitter lui apprirent que Dieu ayant entendu ses humbles serviteurs, le premier souhait qu'il ferait serait exaucé.

Ce qu'il avait désiré, Misère ! c'est que tous ceux qui monteraient sur le pommier, n'en descendraient que lorsqu'il le voudrait, lui, Mos de Misère, — mais il avait oublié et son souhait et ses hôtes d'antan, quand il entendit l'année d'après pousser des cris épouvantables. Le pommier s'était chargé des fruits en quantité — les mêmes vauriens étaient revenus, mais n'avaient eu garde de descendre de l'arbre *pour cause*.

— Ah ! canaille, fripouille ! cria le bonhomme en trottinant dans le jardin, ah ! *graina de liech* ! tu resteras là-dessus jusqu'à ce que les feuilles jaunies tombent pour la dernière fois.

— Pardonnez-moi pour cette fois, gémit le vaurien ballant des bras comme un oiseau pris à la glu tremousse de l'aile.

— Que nenni, mauvais larron ! voleur de pauvres gens !

Et comme il pensa alors qu'après son souhait accompli, il ne tarderait pas à mourir, il rentra chez lui.

Deux paysans attirés par les cris, s'approchaient sur ces entrefaites et après avoir nargué et tancé vertement le galopin, se mirent en devoir de le délivrer. Mais autant eût valu lui arracher les membres que de l'en faire bouger d'une ligne.

— Tant pis pour toi ! ma foi, lui dirent-ils ! fallait pas y monter.

Mais à leur tour il leur fut impossible de descendre.

(1) Danser devant l'*armasi*, c'est n'avoir rien à manger.

— Ehou ! Misère ! éhou ! criaient-ils ! — et Misère accourut.

— Il paraît que mes pommes sont bonnes ! dit-il tremblant de fureur et d'indignation ! se mettre à trois pour voler un pauvre hère comme moi ! c'est grand'honte à vous.

— Mais, Misère ! nous n'avons pas voulu te voler, répliquaient les derniers venus.

— Tè ! eh ! pourquoi êtes-vous là-dessus ? disait Misère, vous cueillez peut-être les pommes pour me les apporter, pas vrai ?

— C'est pour secourir l'enfant ! nous le jurons !

— Si c'est vérité, descendez ! cria Misère.

Les paysans dévalèrent de l'arbre, hormis le mauvais sujet, pour qui ils implorèrent tant qu'enfin Misère consentit à le délivrer.

*

Comme il rentrait chez lui la Mort frappait.

— Entrez, lui cria-t-il.

— Tu m'attendais donc, lui dit la Mort surprise.

— Je t'attends sans cesse, mais pas plus aujourd'hui qu'hier et hier que les jours précédents.

— Malgré ton raisonnement, dit la Mort, tu prononces cela d'un accent trop triste pour que ma venue ne t'ennuie pas un tantinet.

— Cela est vrai, car je regrette mon pommier dont ç'eût été la première fois que j'aurais mangé les pommes. Si vous m'aviez oublié de quelques douzaines d'heures..... Après tout, tant pis... je suis prêt !

— Allons ! j'ai compassion de toi ! dit la Mort, et ton peu de vigueur, d'ailleurs, me forcera à repasser bientôt.

— *Sieu mai piéu-piéu que gara-gara* (1), madame la Mort, dit Mos de Misère outré — et mes membres sont encore assez agiles pour amasser mon *cent de pommes* aussi vite que personne.

— Oh ! oh ! aussi vite que personne ! grogna la Mort. Tiens ! je te porte un défi, reprit-elle. Nous allons descendre au jardin ; tu compteras jusqu'à dix, et je cueillerai des pommes ; au nombre dix je descendrai de l'arbre, et tu feras la cueillette à ton tour pendant que je compterai jusqu'à dix. Si les pommes cueillies par moi ne dépassent pas de moitié les tiennes, je t'accorderai un an d'existence, sinon tu mourras tout de suite.

— Tope-là ! madame la Mort.

Et l'un suivant l'autre, ils se rendirent au pied de l'arbre.

L'oie (2) monta la première ; mais à peine son pied avait-il quitté le sol que Mos de misère l'interpella.

(1) L'homme *maigre* vit davantage que l'homme gras.

(2) Sobriquet de la Mort — qui a son origine dans un conte populaire, *aUCA*, que nous conterons une autre fois.

— En y réfléchissant bien, les chances ne sont pas égales, objecta Mos de Misère en roulant son chapeau dans ses doigts, attendu que vous allez cueillir celles qui seront le plus à portée de la main et que moi je serai obligé de gagner le haut ou l'extrémité des petites branches...

La remarque était trop juste et la Mort de bonne composition voulut descendre ; mais bernique ! elle était aussi engluée que le commun des mortels.

— *De qu'es aco ?* râla-t-elle ; je ne puis donc pas descendre de cet arbre ? Il n'y a rien pourtant d'*emmasqué* pour moi !

— Ce qu'il y a, dit l'autre vieux en riant, il y a une chose que vous ne savez pas et que je sais moi, à vous dire que vous ne dévalerez que si je le veux et quand je le voudrai.

— Mais, malheureux, dit à bout d'efforts la *vieille-en-treillis*, et Dieu qui attend les âmes que je dois lui envoyer ! C'est bien ma faute aussi, ajouta-t-elle, pour une fois que j'ai une complaisance. Pense, reprit-elle tout haut, que tu encours la colère divine.

— Oh ! que nenni, ma bonne femme, puisque je tiens mon pouvoir de Dieu. Dieu ne peut pas m'en vouloir de ce qui arrive par sa volonté.

— Mais, si ce que tu dis est vrai, dit la Mort abasourdie, que veux-tu de moi ? Parle et parle vite ! A quoi t'aura servi ton maléfice, tu y passeras comme tous les autres !

— A prolonger de quelques heures la vie des malheureux qui, comme moi, ne vous demandaient rien, madame la Mort.

— Tu peux tout de même te vanter de m'avoir vaincu, je devais aussi me méfier de cet arbre du mal, se dit-elle. Ne savais-je pas qu'il est maudit de Dieu depuis l'Eden ? C'est le Ciel qui l'ordonne, bonhomme, cria-t-elle à Misère, je ne reviendrai qu'au jugement dernier, et maintenant dépêche-toi !

— Si tu dis vrai, tu peux descendre ! mais si tu dis vrai seulement !

Et la Mort penaude s'envola aux quatre coins de l'univers, laissant là, Mos de Misère, pensant aux deux hôtes qu'il avait hébergés l'année antérieure.

Voilà pourquoi Misère vit encore, vivra toujours tant que monde sera monde et que sur terre il y aura des êtres vivants.

(Conté par Mad. R....).

P. REDONNEL.

